

XYZ. La revue de la nouvelle

Caméléon

Johanne Girard



Numéro 75, automne 2003

Couleurs

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3559ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Girard, J. (2003). Caméléon. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (75), 55–59.

Caméléon

Johanne Girard

Depuis le hall du Grand Théâtre, nous envahissons, côte à côte, l'espace contigu du deuxième balcon. Les allées et venues des spectateurs nous paraissent étrangères. Nous n'avons pas l'habitude de nous tenir au cœur de l'auditoire.

Telle une brume, la grisaille s'étale autour de nous. Irréelle. Seules nos silhouettes luisantes brillent dans le noir. Dans nos habits de cuir souple vert caïman, épaule contre épaule, nous formons une entité à deux têtes. Argentées.

Il en a toujours été ainsi de nous deux.

Comme autrefois, avant notre entrée en scène, nos yeux pers balaient la salle. Une manie de vedettes, j'imagine. En bas, un groupe sans éclat, coiffé de chapeaux et de fichus délavés, s'impatiente. Voilà un public reconnaissable entre tous, me dis-je.

D'un pas égal, nous nous glissons vers une des causeuses réservées aux couples de marque. Le sombre des murs déteint sur nos peaux bronzées. Le rouge carmin des coussins colore nos joues. Il fait bon rosir quand le jour s'éteint, puisque la nuit nous obscurcit. Malgré notre discrétion, on nous a remarqués. Après notre passage, des gens ont murmuré : « Les avez-vous vus ? » Puis d'autres ont renchéri : « Des phénomènes ! ». Leurs rires jaune cruel, à peine dissimulés sous leur paume, nous ont fait blêmir. Il est vrai : nous avons déjà été un mythe, mon frère et moi, une excentricité de la nature, et hors scène nous détonnons. C'est la raison pour laquelle nous avons vécu sur les planches : une façon décente de justifier nos existences, en nous exposant à la face du monde sans nous faire anéantir.

Mon frère, le regard soudain bleu acier, me pousse rudement contre l'accoudoir. Son droit d'aînesse — si on peut l'appeler ainsi — frappe mon orgueil de plein fouet. Je m'exécute. Livide. Ai-je le choix ? Ma nervosité colore l'atmosphère de pixels orangés. Éblouis, mes yeux clignent à la vue des étincelles qui se dispersent, tout autour. Sa bouche, prête à cracher des vilénies, se

contient à peine. La mienne est soudée. Je sais que ses paroles vont se répandre comme du vitriol, juste pour m'humilier. Blanc sépulcre devient sa voix lorsqu'il est contrarié. On ne s'y habitue pas. L'effet est terrifiant. Corrosif.

Rien, ni personne, ni aucun lieu ne l'a jamais comblé. C'est un être insatisfait. Incomplet serait le terme juste. Pourtant, d'un commun accord, nous avons parcouru des contrées étrangères, des villes, des villages, d'ambres déserts et des forêts luxuriantes pour gagner nos vies. Représentation sur représentation, jusqu'à notre retraite obligée. Mais ce n'était pas assez. Il rêvait de succès perpétuel : sucer la moelle grise des spectateurs, adultes et enfants, se nourrir de leur verte frayeur ou de leur répulsion, puis capturer leur essence et s'en repaître, jour après jour. Il s'imaginait, ainsi, dominer le monde.

Mon frère est une étrange créature.

— Qu'est-ce qu'ils ont ces culs-terreux à nous reluquer ? Y sont pas encore sortis de leur basse-cour ? Et ce sacré rideau, il va se lever, oui ou merde ?

Ma bouche émet un sifflement. C'en est trop. Ses propos m'irritent. Incandescente, sa haine du monde pourrait brûler des fratries entières. Il me vient une envie de l'étrangler, tout à coup. Le voir rougir jusqu'à s'empourprer, puis bleuir sous ma main, prisonnier de ma force, et le regarder pâlir au bout de son souffle. Cette image me hante. Lui, mort, je pourrais l'inonder d'insanités. J'en rêve. Mais me domine. Sans lui ma vie ne tient à rien. Elle se désagrège.

C'est toujours pareil quand nous sortons. Rien ne se fait dans l'harmonie. En sa présence, l'ambiance s'opacifie. Ce type sait faire passer mes humeurs du rose de Bulgarie au bleu de Prusse. Un divertissement perfide qu'il met en scène avec un naturel inquiétant. Outré, plus que de coutume, je ne peux m'empêcher de lui lancer des billevesées. Quelques gouttes de venin acidulé.

Ô Vengeance... !

— Voyons *vieux* frère ! Reprends-toi. On est plus de ce temps où les rôles d'envergure te revenaient. Rien ne te sert

d'espérer un retour, à *ton âge*... Et puis, on nous a supplantés, rappelle-toi les paroles de Mandel!

Fureur de soufre.

Sa main se lève pour me frapper. Dans l'air, cette immense patte gantée en peau d'alligator — on dirait un dragon griffu qui cherche à anéantir la vie, même ténue — m'arrache un cri de terreur que j'étouffe, blanc d'effroi. Malheur à moi, si j'ose le poursuivre de mes insinuations. Trop tard, j'ai prononcé les mots interdits : vieux et âge. Il vieillit. Il prend de l'âge et ne l'accepte pas. La peur : *C'est humain!* Mais dans son cas, cela signifie l'extinction de notre race. Hommes ou bêtes, nous appartenons à l'ancien monde du cirque. On nous a exposés dans une cage de métal ou sur une scène amovible, le temps d'une exhibition; on nous a acclamés chaque jour de notre vie comme des attractions du siècle. À présent, la société n'a que faire des monstres de notre espèce. Elle nous rejette. Mais mon aîné refuse d'entrevoir la fin de notre carrière.

Je lui ai toujours laissé la liberté d'agir. Sans jamais m'opposer. La fatalité nous contraignait. Nous contraint encore. S'il vit, je vis, s'il meurt, je meurs.

Ce soir, une force inconnue m'habite. Je viens d'atteindre mon âge d'or. Saurai-je dompter l'animal en lui, une fois dans ma vie? Un mot cinglant de ma part et il tourne au pourpre. L'envie le ronge. Cireuse. J'ai gagné du terrain à son insu. Maturité blonde et quiétude d'azur ont fait de moi un homme vert. Sa jalousie a fini par oxyder les traits harmonieux de son visage et a terni le doré de ses yeux. Autrefois, il avait un regard de conquérant. Minéral. Tous étaient séduits. Il en était fier. Et se parait comme un iguane. Mais je l'ai surpassé. Et repris du ton et de l'écaille.

Il m'en veut.

Mon attitude a toujours été celle d'un enfant face à la vie — mimétique. Durant ces années d'asservissement, je me fondais dans la moindre parcelle de quiétude et de lumière. Immobile. Lui, il s'acharnait. Cherchait à plaire ou à déplaire. À provoquer. Plus encore, à me dominer.

Aujourd'hui, nous formons un couple érodé vivant dans l'adversité.



Ce soir, le cirque Caméléon dirigé par Herbert Mandel présentera des numéros exceptionnels. D'avant-garde. Jeux d'acrobaties avec équilibristes, funambules et bateleurs comme des feux d'artifices en Technicolor. De la précision artistique. Un cadeau qu'on nous a offert pour nos quarante ans de vie publique. Pour mon frère, c'est plus : de l'espoir... Caméléon éveille en lui un retour aux sources. Sa dernière tentative. Il espère y obtenir un rôle pour la production européenne itinérante. Là-bas, dans les vieux pays, croit-il, on l'accueillera comme avant. Mais je n'y tiens pas. Non. En fait, depuis notre entretien avec le directeur du cirque, je m'y oppose : « Comprenez-le, mes amis, la scène n'est plus de votre ressort ! » C'est ce que Herbert Mandel nous a répété à maintes reprises. « Les cirques ont évolué, vous savez ! » Nuances ; les acteurs et leurs prouesses, les décors, la musique ne s'accordent plus à notre réalité. J'aimerais que mon frère comprenne : « Quand réussiras-tu à nous accepter, tels quels ? Des appendices fanés de ce que nous représentons aux yeux du monde moderne, nous les frères siamois. »

Tôt ou tard, il faudrait bien que je lui fasse entendre raison, sinon la discorde nous détruira à jamais.

Mais il s'entête. S'incrute et rejette mon point de vue. Ferrugineux.

Je n'ai plus le choix.

Je suis Léon, sa complétude, son bras droit. Privé de mon aplomb, mon jumeau n'est qu'une pâle abstraction de nous-mêmes.

Puisqu'il le faut... cette fois, je m'imposerai, sans velours ni soie brute, mais galvanisé.



Tout est prévu : au moment où les acrobates brilleront de mille feux, et que l'ovation atteindra un sommet pétulant, il

suffira d'une enjambée et... mon frère emboîtera obligatoirement le pas.

Ainsi, avant la tombée du rideau, le public aura assisté à la grande finale des Frères Caméléons : le *saut de l'ange* des siamois volants.

Pendant longtemps, j'imagine, on évoquera cette plongée fracassante dans un trou noir de monde, comme un dernier acte exécuté par une troupe démantelée.

Rideau!